

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 35 (1902)

Heft: 5-6

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

CÉSAR MALAN. — UN PENSEUR GENEVOIS¹.

Deux hommes intelligents et forts, mais de nature très dissimblable, ont porté à Genève le nom de César Malan. Le premier, et le plus célèbre, fut un des apôtres du Réveil, l'auteur et le compositeur de cantiques populaires dont nous chantons encore quelques-uns, le représentant d'une orthodoxie rigoureuse qui n'a plus aucun sectateur, mais qu'il savait galvaniser par l'ardeur de sa piété. Le second, son fils, n'a pas joué un rôle marquant dans l'Eglise, mais il nous tient de plus près, car il a travaillé à renouveler la conception chrétienne et à fournir des armes plus modernes aux croyants du vingtième siècle. S'il n'a pas eu les talents si variés de son père, s'il n'a été ni un grand évangéliste, ni l'un des chefs religieux de la Rome protestante, il s'est révélé, dans un cercle restreint d'auditeurs et de lecteurs, comme un des penseurs les plus profonds et les plus originaux de son époque. Du fond de son cabinet, d'où il sortait peu, il a élucidé certaines questions fondamentales, qui le préoccupaient sans cesse, de manière à exercer une influence décisive sur deux théologiens jeunes et pleins d'avenir, MM. Gaston Frommel et Georges Fulliquet. Dans sa vieillesse, éprouvée par la maladie et par des chagrins domestiques, mais toute consacrée à ses chères études, César Malan fils, si peu compris et même si peu lu jusque-là, a eu en effet la joie de rencontrer ces deux esprits tout ouverts à la

¹ *La Pensée théologique de César Malan.* (Fragments tirés de ses ouvrages.) *Introduction* par G. FULLIQUET, docteur ès-sciences, licencié en théologie. Genève, H. Robert, 1902. Prix: 3 francs.

vérité qu'il avait découverte, et décidés à la répandre en la clarifiant et en la développant chacun selon ses dons particuliers.

Pour ne parler que de l'un d'eux, M. Fulliquet a pris la peine — car c'en était une — de se faire initier par M. Malan, dans de longs entretiens qui pendant trois années se répetaient chaque semaine, à la « pensée théologique » du pieux solitaire. Il l'a vraiment comprise, ce qui n'est pas peu dire ; car, abstraite en elle-même, elle était rendue plus malaisée encore par le style exact sans doute, mais subtil, opaque, inélégant et quelque peu germanique de notre auteur.

C'est cette impression de difficulté que m'avaient laissée déjà deux des anciens ouvrages de M. Malan : *Le Dogmatisme*, où la vivace et funeste tendance désignée sous ce nom était dévoilée sans pitié, et *Les miracles sont-ils réellement des faits surnaturels ?* traité qui donnait à cette question une solution remarquable et remarquée, en présentant les miracles comme le rétablissement partiel de la vraie nature.

Par malheur, ce qui était le plus difficile à saisir à fond dans les livres et les écrits de M. Malan, c'était son idée essentielle, celle de « l'obligation morale, » jusqu'à ce que M. Fulliquet l'exposât plus clairement, d'abord, en abrégé, dans plusieurs conférences faites à Lausanne et ailleurs ; puis, sous une forme plus scientifique et plus complète, dans un grand in-octavo publié chez Alcan¹ ; enfin dans un livre moins considérable, qui la met à la portée d'un public moins érudit et moins spécial, je veux dire de tous ceux qui savent réfléchir aux problèmes de la religion. Ce livre, qui vient de paraître à Genève, est composé de nombreux et courts fragments empruntés aux œuvres imprimées ou inédites de Malan, et d'une introduction où le fidèle disciple nous donne la clef du système du maître, si tant est que le mot « système » puisse être appliqué à un champ d'observations si étroitement circonscrit.

En effet, César Malan n'était pas théologien dans le sens habituel de ce terme ; il ne se tenait pas au courant du mouvement théologique déterminé par l'enseignement des professeurs d'université. Il n'a laissé sur la dogmatique ou la morale aucun travail d'ensemble. Il se fâchait même un peu quand on lui parlait de sa « théologie ». Il ne voulait s'occuper que de la vie religieuse, de

¹ *Essai sur l'Obligation morale*, 1898. Ce volume appartient à la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*.

ses rapports personnels avec Dieu et le Christ, du fondement de la morale et de la foi. S'il spéculait, c'était uniquement pour analyser, à la lumière de la révélation, ses expériences les plus intimes. Ce qu'il faisait, c'était de la psychologie au profit de la religion dont il vivait.

Avant lui, Schleiermacher en Allemagne et dans notre pays Vinet avaient déjà mis en lumière la spiritualité du christianisme, en le faisant reposer sur une expérience consciente de l'âme humaine. Mais il y avait dans cette voie un second pas à faire. Comme le domaine de la conscience du moi ne renferme pas toute la réalité, ni même la réalité la plus importante, il fallait remonter jusqu'à l'*inconscient*, qui précède et prépare toute notre activité consciente. C'est ce qu'a fait César Malan.

A n'envisager la religion que comme un fait de conscience, on risque de méconnaître ou tout au moins de diminuer la part de Dieu dans ce rapprochement de la créature et du Créateur. L'effort psychique de l'homme pour se réconcilier avec Dieu fait perdre de vue l'œuvre antérieure par laquelle Dieu produit, dans les profondeurs inconscientes de notre être, les dispositions favorables que notre volonté pourra s'approprier et mettre en pratique. Malan s'est précisément donné pour tâche d'explorer cet empire obscur et longtemps ignoré. Ou plutôt, — comme on ne saurait y pénétrer réellement, — il l'a étudié d'une manière indirecte; je veux dire qu'il s'est efforcé de connaître notre vie religieuse inconsciente par notre vie religieuse consciente, qui en sort et y plonge ses racines. Nul avant lui n'avait eu cette ambition et abordé carrément ce problème.

J'ai parlé d'*inconscient*, attendu que Malan fait usage de ce terme. Cependant M. Fulliquet, qui l'employait aussi, a fini par le remplacer par celui de *subconscient*, suivant en cela l'exemple de M. le professeur Flournoy. Quoi qu'il en soit, nous tiendrons ces deux mots pour synonymes.

Mais cet inconscient, qui éveille aujourd'hui tant d'intérêt dans la classe cultivée, sommes-nous bien sûrs qu'il existe? Plusieurs se sont permis d'en douter. Il n'y a pourtant qu'à réfléchir pendant quelques minutes pour se rendre compte de la place immense que ce domaine mystérieux occupe dans notre vie à tous. La nuit, quand nous dormons, notre personnalité n'est-elle pas, plusieurs heures de suite, plongée dans l'inconscience, sans que les fonctions essentielles de notre organisme soient détruites ou même

interrompues? Quand nous cherchons à nous rappeler un nom connu qui nous a échappé, ne savons-nous pas parfaitement qu'il est déposé, conservé, gravé dans notre inconscient, d'où il surgira soudain, tôt ou tard, à la pleine lumière de notre conscience? D'une manière générale, toutes nos connaissances — quelle qu'en soit la source — restent enfermées dans notre mémoire inconsciente ou latente, où elles semblent paralysées par un sommeil de plomb, jusqu'au moment où notre volonté, ou simplement une circonstance fortuite, les évoque de l'ombre où elles se cachent, pour les faire passer dans notre mémoire consciente ou actuelle.

Nous avons donc de bonnes raisons pour regarder l'inconscient comme une réalité. Aussi joue-t-il un rôle important dans la philosophie contemporaine. Je ne parle pas seulement de Schopenhauer, mais de tous ceux qui, depuis un certain temps, se sont mis à examiner les étonnantes phénomènes du magnétisme, de la lecture de pensées, de l'hypnotisme, de la suggestion, du spiritisme, de la télépathie, de l'occultisme, de la magie blanche ou noire, de la théurgie, etc. Je suis loin de nommer ici toutes les branches de cette « science » antique, redevenue à la mode, qui jadis a produit les devins, les nécromanciens et les sorcières, et qui prétend encore aujourd'hui communiquer à ses initiés une puissance d'un genre supérieur.

Mais, si beaucoup de gens s'adonnent à l'étude et aux pratiques de cet ésotérisme moderne dans le désir d'entrer en relation avec les esprits du monde invisible, avec les « désincarnés » sortis du nôtre, et si des savants, tels que M. Flournoy¹, y appliquent leur sagacité critique dans le double but de discrépiter des croyances qu'ils tiennent pour superstitieuses et de projeter quelque lumière dans les profondeurs inexplorées de notre nature, Malan ne s'en est occupé qu'à un seul point de vue, qui est, il faut le reconnaître, pratique en même temps que théorique. Il y a cherché et découvert la source du sentiment d'obligation, qui seul peut fournir un fondement solide à l'édifice des croyances et de la conduite du chrétien véritable.

César Malan part de ce qu'il appelle, comme tout le monde, la conscience morale et religieuse, ou *la conscience tout court (Ge-wissen)*, laquelle n'est autre chose qu'un département ou l'une

¹ Voir *Des Indes à la Planète Mars*, par le professeur de Genève, et *Archives de Psychologie de la Suisse romande*, par Th. Flournoy et E. de Claparède, dont le 1^{er} fascicule a paru en juillet 1901.

des formes de la conscience de soi (*Selbstbewusstsein*). Nous avons en elle une sorte d'instinct, que nous apportons tous en naissant et qui nous pousse à réaliser la loi de notre être. Elle nous soumet à une expérience interne, personnelle; elle nous l'impose, alors même que nous cherchons à l'éviter, et nous parle *d'obligation*, de *devoir*. C'est là sa fonction spéciale, son unique mission, dont aucune autre de nos facultés ne saurait s'acquitter.

Nous devons cependant faire dès l'abord une distinction délicate. Il est à remarquer que, si cette expérience nous est *imposée*, ainsi ne dépend point de nous, elle a lieu dans la sphère du cœur ou de la volonté, non dans celle de l'intelligence. La conscience en effet ne nous enseigne pas ce qui est bien et ce qui est mal; mais, lorsque nous avons appris, par un procédé quelconque, qu'un certain acte est bon et tel autre mauvais, elle nous enjoint d'accomplir le premier et de nous abstenir du second, à supposer d'ailleurs qu'ils soient à notre portée. Elle intervient également après que nous avons agi, soit pour nous adresser des reproches, soit pour nous approuver. Incapable de codifier la morale, de formuler des préceptes à l'usage de tous, elle se contente de parler à chacun de nous à propos de sa conduite particulière.

Ou plutôt elle ne nous « parle » pas; elle produit simplement sur notre âme des *impressions* d'une espèce toute spéciale. Pour nous exprimer en termes exacts, nous devons renoncer à dire que la conscience est « la voix de Dieu, » ou même « une voix. » Elle se borne à percevoir, à sentir intérieurement, dès lors à transmettre à notre moi une impression de bien-être ou de malaise, suivant les cas. Nous devons donc voir en elle un simple *organe de perception*, un sens non du corps, mais de l'âme, une sorte d'œil spirituel correspondant à notre œil matériel.

« Votre conscience, — lisons-nous dans notre auteur, — n'a dans le fait pas plus une voix que n'en aurait votre œil. La *voix* de la conscience n'est jamais que celle que nous lui prêtons, lorsque, sous notre propre responsabilité, nous attribuons tel caractère ou telle signification au fait intérieur *dont nous avons conscience*. Une erreur de conscience ne sera donc jamais qu'une erreur dans le jugement porté par nous sur telle ou telle perception de conscience. Cette perception peut être faible, ou obscure, ou entraînée; mais elle est malgré cela toujours juste. »

Je constate donc au dedans de moi, — et tous les hommes en cela me ressemblent, — une action dont je suis non le sujet, mais

l'objet, une impression que je reçois bon gré mal gré, un fait qui me domine et m'inspire un mystérieux respect. Je ne puis douter de cette expérience individuelle, dont je ne suis pas plus le maître que l'auteur, et dans laquelle ma volonté elle-même se sent en contact avec une invisible et redoutable *autorité*. Il y a là « une réalité dont l'évidence s'impose à ma perception avec plus de clarté encore que celle de ma propre existence. »

Ici se pose une question difficile : Quelle est cette autorité intérieure ? Qui rencontrons-nous dans notre subconscient ? « Dieu, répond-on d'ordinaire. C'est lui qui agit sur nous par notre conscience. » Cette réponse a pour elle le fait incontestable que cette conscience a deux caractères essentiels, qui sont les caractères mêmes de Dieu : la *sainteté* et l'*absolu*. Toutefois Malan et son interprète repoussent cette solution simpliste. Pourquoi ? Parce que l'homme ne reconnaît pas nécessairement la divinité dans l'obligation morale ; il peut même accepter pleinement le devoir et demeurer athée. D'autre part, s'il reconnaissait clairement que Dieu agit, pour le pousser au bien, dans les profondeurs de son être, il serait saisi d'une telle épouvante qu'il ne resterait pas véritablement libre. La présence du Tout-Puissant l'écraserait. Il faut en conclure que l'obligation ne nous met que *mediatement* en rapport avec Dieu. Le subconscient, c'est encore nous, ou plutôt une partie de nous-mêmes, c'est notre *moi* intime et caché, ce second moi qui est soumis à l'influence directe de Dieu, qui se laisse pénétrer par l'Esprit divin et qui participe à son autorité absolue et sainte.

L'expérience que nous venons de décrire, étant universelle, explique la généralité du besoin religieux. Voyons seulement comment elle se comporte vis-à-vis du christianisme. Quand nous contemplons Jésus-Christ, tel que le dépeignent les Evangiles, nous saluons en lui l'homme qui, en toute circonstance, a pleinement réalisé dans sa vie consciente ce que réclamait son moi subconscient, l'homme qui a été le vrai Fils de Dieu.

Par réaction, le spectacle de cette carrière humaine, parfaitement pure et conforme à l'idéal que nous portons en notre âme, nous fait sentir notre *péché*, en tant qu'état habituel et fondamental, et la nécessité d'une transformation. En même temps il nous persuade irrésistiblement que le *salut* consiste à devenir semblables à Jésus, à nous laisser régénérer et sanctifier par le contact de cette personnalité unique et puissante.

Quant à la mort de Jésus, je ne puis développer le point de vue remarquable exposé par notre écrivain. Quelques lignes suffiront ici pour relever l'essentiel. Pour M. Malan, la crucifixion produit une impression profonde et salutaire, quelle que soit la théorie que nous forgions ensuite pour expliquer la valeur de ce sacrifice. En tout cas, « gardons-nous d'y voir une action par laquelle le Christ serait venu, pour ainsi dire, s'interposer entre nous, pauvres humains, et la colère du Saint des saints. » C'est pour nous, — ce n'est pas pour le Dieu bienheureux, — que le Christ est venu vivre de notre vie et mourir de notre mort.... Cette *Passion*, dans laquelle le Christ se dévoile à nous tout entier, n'est pas le chemin par lequel Dieu descendrait jusqu'à nous. C'est le chemin que Dieu nous ouvre pour que nous revenions à lui comme à notre père. » — « Il a lui-même expié, dans la personne de son Christ, les conséquences du péché que ce pécheur n'aurait pu expier que par une mort à laquelle il aurait succombé tout entier. »

Le témoignage que notre subconscient rend à Jésus-Christ, il le rend, dans un degré moindre, aux grands serviteurs de Dieu sous l'ancienne alliance, ainsi qu'aux grands chrétiens que le Nouveau Testament nous fait connaître. Groupés autour du Sauveur, ces personnalités hautes et saintes contribuent avec lui à produire sur nous une impression religieuse et morale de premier ordre. Ainsi l'autorité de la Bible, aussi bien que celle du Sauveur, est fondée sur le sentiment de l'obligation comme sur un roc inébranlable. Ajoutons que l'inspiration ou la révélation ainsi comprise, ne nous garantit nullement que les héros de l'Ecriture Sainte, — à l'exception de Jésus-Christ, — aient toujours agi d'une manière exemplaire, ni que les livres du canon soient exempts d'erreur de toute sorte. Dès lors les droits de la critique sont entièrement réservés.

On le voit, César Malan est un représentant convaincu de la théologie de la conscience. « Dès qu'il s'agit de la *religion* ou du *rappo*rt religieux, la conscience individuelle demeurera toujours nécessairement le fait premier, décisif et fondamental. C'est, surtout à cet égard-là, l'autorité suprême et sans appel. C'est celle de laquelle devront se réclamer toutes les autres ; soit qu'il s'agisse de l'autorité de l'Eglise, ou de celle de l'Ecriture, ou même de celle du Christ que nous révèle cette Ecriture. Je vais plus loin. Dieu, le créateur de notre liberté, en a si bien confié la garde à notre conscience que, pour influencer notre libre décision, il fait lui-même appel à cette conscience. »

Notre auteur recommande aux pasteurs, chargés d'amener à la foi les générations nouvelles, « d'asseoir expressément leur enseignement sur cette autorité de la conscience individuelle, qui maintenant est la seule autorité demeurée debout. Il nous semble qu'il y a là une question qui intéresse de la façon la plus directe la vie même, par conséquent l'avenir de nos Eglises. » Cet avis est d'une haute importance. Jamais en effet, — pas même au temps de Voltaire, — les arguments intellectuels destinés à prouver l'existence de Dieu n'ont autant manifesté leur insuffisance. Jamais par conséquent il n'a été si nécessaire d'en appeler à un fait intérieur que les plus simples, même les enfants, peuvent constater. Il est heureux que le noble penseur genevois nous apprenne à l'analyser et à en tirer des conclusions avec une rigueur toute nouvelle, précisément à l'heure où nous avons besoin d'une force plus grande pour résister au torrent débordé du scepticisme et de l'irréligion.

Après avoir étudié le subconscient dans ses rapports avec l'obligation morale ou la conscience, puis avec l'Evangile ou la religion, Malan le met en relation avec « les expériences du chrétien » dans une troisième partie, qui renferme bien des pensées dignes d'attention. Je n'en relèverai qu'un petit nombre.

Voici, par exemple, comment il envisage la foi. Il la définit : *une confiance produite chez l'homme par une impression opérée sur le principe même de sa volonté*. Elle est un fait moral, et par là elle diffère essentiellement de la *croyance*, qui est un fait intellectuel. « La foi religieuse n'est ni une faiblesse, ni une exaltation de l'âme ; c'est un acte, et un acte délibéré. C'est l'*acte* supérieur de l'âme, celui qui contient le résumé de la vie tout entière. »

Etant un acte de confiance, la foi « ne saurait avoir pour objet qu'une *personne vivante*. — Le vrai *croyant* sait en qui il a cru, le *dévôt* en quoi il a cru. » — « La mémoire témoigne du fait, l'intelligence professe l'idée; seule l'âme elle-même confessera la personne dont l'action nous aura tout d'abord conquis le cœur. »

L'un des premiers parmi nous, César Malan est arrivé à la conviction que le sort réservé aux méchants n'est ni la souffrance sans terme, ni le rétablissement final, mais la destruction de leur personnalité ou la « mort seconde. »

« La première de ces solutions (les peines éternelles) est impie, puisque, en admettant l'éternité du mal, elle implique nécessairement celle d'un dualisme, c'est-à-dire une pensée foncièrement incompatible avec la foi au Dieu supérieur et bienheureux. Quant

à la seconde, qui tout d'abord semble répondre aux saintes exigences de notre cœur (le rétablissement final), elle ne s'en attaque pas moins directement, sinon à notre foi en Dieu, du moins à la conscience que nous avons de nous-même. En touchant au sentiment de notre responsabilité personnelle, elle ébranle en effet ce qui constitue au-dedans de nous le fondement même de notre moralité. » — « Il n'est du reste pas besoin de signaler les dangers que recèle, ne fût-ce que pour la vie morale, cette doctrine si facile du salut universel. C'est bien de tous les mensonges le plus ancien et le plus mortel. Nous y reconnaissons ces premiers mots que l'homme entendit sur la terre d'une bouche autre que celle de Dieu : Vous ne mourrez nullement ! »

« L'idée d'une immortalité *essentielle* de l'âme humaine est une idée que les païens, en dépit de leur notion si inférieure de la divinité, n'ont jamais abordée qu'en hésitant. » Elle n'apparaît chez eux qu'ici et là, sous l'influence de « ce panthéisme de la décadence qui prend pour la *vie* ce qui n'est que le fait passif de l'*existence*, qui par conséquent confond l'immortalité, c'est-à-dire la *vie* sans fin ou infinie d'une personne, avec la *durée* indéfinie d'un fait, ou avec une *existence* dont on n'entrevoit pas clairement la fin. » — « L'Ecriture ne connaît pas de vie éternelle de l'homme, dans le sens d'une immortalité essentielle de l'âme humaine. En dehors de la régénération, l'Ecriture n'admet pour cette âme qu'une *existence* provisoire et précaire. Elle ne nous dit que cela, et, dans la manière dont elle s'exprime à cet égard, il semble en effet que rien ne s'oppose à ce qu'on voie dans cette *existence* un fait qui, en dépit de ses origines, est destiné à s'éteindre au cas où n'aurait pas eu lieu la *vivification* dont nous venons de parler. » Il s'agit de la fécondation de « l'homme intérieur » ou de l'inconscient par l'Esprit de Christ.

« La vie de l'homme n'est actuellement ni *mortelle* ni *immortelle*; elle n'est encore que *capable d'immortalité*. » Ainsi nous marchons tous soit vers la vie seule tout à fait digne de ce nom, la vie éternelle et bienheureuse, soit vers la mort totale et sans réveil, « suivant que nous nous sommes donnés ou refusés à cet amour dont la révélation suprême se trouve en celui qui, pour nous, a voulu mourir victime de l'incrédulité humaine. »

Dans un court chapitre intitulé *Obsession du Subconscient*, M. Fulliquet répond d'avance à ceux qui reprocheront à Malan et à ses disciples de se préoccuper presque exclusivement de

l'inconscient, de se perdre dans sa contemplation jusqu'à dédaigner la vie consciente, volontaire et active. Il n'a pas de peine à démontrer que ce serait là l'exagération de la méthode qu'il vient d'exposer, non son usage raisonnable. Le subconscient n'est pas tout l'homme. Il n'est que la racine de la vie morale et religieuse. Le subconscient, qui est en nous la partie la plus noble, la plus proche de Dieu, doit être incessamment élevé au niveau de la conscience, transformé pour ainsi dire en activité dévouée et sainte. Ainsi nous arrivons à l'harmonie intime de notre être, comme à la paix avec notre Créateur. « Il faut d'autant plus veiller au plein développement de l'homme conscient que nos recherches dans le domaine du subconscient nous ont enseigné de quoi il est capable, à quoi il est appelé. »

Je suis loin d'avoir épousé le petit volume dont j'avais à rendre compte. Il vaudrait la peine de mentionner le point de vue de notre auteur sur la régénération, l'élection opposée à la prédestination telle que l'enseignait son père, l'Eglise mystique et l'Eglise chrétienne. Mais chacun de ces sujets risquerait de nous entraîner trop loin. Je l'ai dit, Malan est difficile à comprendre. Plus que Vinet, il a besoin d'être « traduit. » Il a trouvé sans doute un admirable traducteur, et même un commentateur excellent; néanmoins il n'est pas réellement « vulgarisé, » même pour les théologiens, et je pense qu'il ne saurait l'être. Il se meut en effet dans une atmosphère où peu d'entre nous sont capables de s'élever; il remue sans cesse des questions que la plupart des esprits ne se posent pas et saisissent à peine; il fait des distinctions dont la subtilité nous embarrasse, et il emploie des expressions dont nous ne sommes pas sûrs d'apprécier la portée. Ce subconscient, — que sans doute il n'a point découvert et qui conquiert une place toujours plus en vue dans la psychologie contemporaine, — ce subconscient, dont il nous fait constater le rôle salutaire et capital, reste entouré pour nous de tant de nuages que tous les raisonnements à son sujet nous étonnent, nous dépaysent et nous plongent dans une certaine perplexité. Cette spéculation nous paraît d'autant plus abstruse que, dans les écrits de César Malan, elle n'est pas illustrée, animée et égayée par des exemples concrets, frappants et bizarres comme dans le gros livre de M. Flournoy consacré au singulier cas d'Hélène Smith.

Pour exprimer toute ma pensée, je dois ajouter que, si Malan nous satisfait rarement par la clarté de ses idées, si son argumen-

tation est trop habituellement malaisée à suivre et à résumer, ce n'est pas uniquement à cause de la profondeur extraordinaire de la mine dans laquelle il a eu le courage de descendre et qu'il nous engage à explorer avec lui. La faute en est, partiellement du moins, à son style, qu'il n'a pas su corriger, polir, perfectionner de manière à en faire le digne instrument de sa remarquable intelligence.

Mais l'obscurité dont nous nous plaignons tient encore à des causes plus profondes, dont son style lui-même s'est ressenti. Notre penseur lisait peu. A peine avait-il commencé à lire un ouvrage que, emporté par les idées qui surgissaient en lui à l'occasion de celles de l'auteur, il prenait la plume et se mettait à écrire. Sa puissance mentale, sa spontanéité, son originalité, les trésors qu'il trouvait en lui-même, l'empêchaient d'être aussi réceptif que cela eût été désirable à l'égard de ce que les autres pouvaient lui fournir. Or rien ne remplace l'érudition, les vastes lectures, le contact fréquent, perpétuel, au moyen de la presse, avec des esprits de toutes catégories, avec des préoccupations différentes des nôtres et avec les tendances mêmes qui nous sont les moins sympathiques. Cette réceptivité, cette abondance d'informations, cet enrichissement journalier, ont manqué, me semble-t-il, à César Malan. Trop étranger à la pensée d'hommes bien inférieurs à lui, mais qui connaissaient mieux les masses et pouvaient mieux les représenter, peu attentif aux transformations incessantes de notre belle langue française et peu sensible aux finesse littéraires des écrivains modernes, il a vécu trop exclusivement dans un monde à part, dans une tour d'ivoire, s'accoutumant à penser et à parler ou écrire autrement que ses contemporains, en quelque sorte pour lui seul. Limitant ainsi son champ d'observation, il ne s'est pas rendu compte qu'il laissait sans réponse beaucoup de questions intimement unies à celles qu'il cherchait à résoudre, et que, d'autre part, les petites ignorances que trahissait sa plume pouvaient compromettre en quelque mesure les grandes vérités dont il se faisait le champion.

Ce n'est pas tout. Ce qui me semble avoir encore fait défaut à Malan, c'est une vue générale sur le double domaine de la théologie et de la philosophie, en un mot un véritable *système*, sorte de cadre dans lequel son travail personnel eût pris sa place et mieux manifesté sa rare valeur.

Ces deux remarques me sont suggérées par le contraste frappant qui existe entre le solitaire de Genève et Swedenborg, ce

savant encyclopédique et pratique à la fois qui a renouvelé toute la doctrine chrétienne, et dont chaque thèse était élucidée et corroborée par son accord avec le système le plus audacieux, le plus complet et le plus fortement lié. Il y a d'ailleurs plus d'une affinité entre ces deux hardis interprètes de la religion esprit et vie. Or, si celui du dix-neuvième siècle n'avait pas ignoré son illustre devancier, il aurait pu, sans danger pour sa propre indépendance, tirer un immense profit des œuvres géniales du Prophète du Nord, et laisser lui-même dans le protestantisme de notre âge une trace beaucoup plus lumineuse.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, dont je ne voudrais pas exagérer l'importance, je me joins à M. Fulliquet pour rendre hommage à l'infatigable chercheur, à l'austère pionnier, au penseur libre et croyant qui a sondé plus profondément que d'autres l'éternelle vérité. Comme lui, j'ai eu le privilège de le voir dans l'intimité, dans la chambre haute où il a tant médité et adoré, d'avoir avec lui de longs entretiens, de l'entendre expliquer, avec une éloquence que sa plume n'avait pas, ce qui passionnait son esprit et remplissait son cœur. Dans ces occasions-là, ainsi que par notre correspondance, l'admiration que j'avais depuis long-temps pour son talent, la justesse de ses aperçus et la vigueur de son intellect ne fit que s'accroître. Mais j'en vins surtout à admirer et à aimer son pur et noble caractère, son désintéressement, sa charmante courtoisie, son humble et chaleureuse piété, la conséquence de cette vie toute vouée aux méditations les plus sublimes, en un mot sa *personnalité* même, personnalité formée à l'école du Christ et tout imprégnée de son Esprit. Comme remueur d'idées, initiateur, métaphysicien, sans doute, mais plus encore peut-être comme homme et comme chrétien, César Malan mérite d'être connu des *jeunes* qui désirent comprendre et réaliser l'Évangile moins mal qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

CHARLES BYSE.

GUGLIELMO GERVIS. — LA GLORIEUSE RÉVÉLATION AU SUJET
DE LA CRÉATION DU MONDE¹.

M. le chevalier Gervis, le correspondant attitré de plusieurs sociétés de géologie, et longtemps conservateur du Musée royal

¹ *La gloriosa rivelazione intorno alla Creazione del mondo, con importanti dimostrazioni scientifiche poste a fronte delle Sacre Scritture*, pel Cav. uff. Guglielmo Gervis. — Firenze, prem. tip. e lib. Claudiana, via dei Serragli 51, 1902.

industriel de Turin, déclare qu'au cours de longues études il n'a rien pu découvrir qui l'autorise à reconnaître dans les constatations de la géologie quoi que ce soit qui se heurte au récit biblique de la création.

Pour lui ce récit est un admirable résumé, en style comme qui dirait télégraphique, de faits embrassant des milliers, des millions d'années ou même de siècles. Le tout, bien que rédigé dans une forme accessible à l'intelligence du plus simple, comme du plus savant, n'en est pas moins strictement conforme aux données actuelles de nos connaissances géologiques. Il ne faut donc pas tenter, par de puériles et prétentieuses explications, de vouloir y faire rentrer ce que la main divine n'a pas voulu y mettre. Toutes les mythologies anciennes racontent à leur façon ce grand fait de la création, mais aucune ne le fait en termes à la fois aussi précis et aussi dégagés de tout élément légendaire.

Partant de là, l'auteur s'attache d'abord à la définition du mot *créer* et il y voit un attribut essentiellement divin. Le génie humain le plus inventif en effet ne saurait jamais arriver à autre chose qu'à tirer parti de ce qui existe déjà et doit se reconnaître absolument incapable de donner la vie au moindre germe, au plus minuscule microbe.

M. Gervis, après cela, expose, en regard des faits acquis par les recherches géologiques, les six affirmations bibliques marquant les phases par lesquelles se déroule la genèse de notre monde. Il donne à l'expression *Au commencement*, qui introduit tout le récit, un sens limité, ne l'appliquant qu'à la partie de l'étendue universelle à laquelle se rattache notre planète. La lumière du *premier jour*, c'est pour lui comme le voile qui se déchire et nous ouvre le ciel. Car Dieu est lumière et, partout où il est, règne la lumière, ce qui permettra au Christ de se dire la lumière du monde. Le *second jour* amène la séparation des eaux, sans que le soleil puisse encore produire leur évaporation et, s'il est déjà parlé de soir et de matin, c'est figurément, puisqu'il n'a pas été question du jour et de la nuit. Cette expression se répétera du reste jusqu'au sixième jour, c'est-à-dire jusqu'au moment où Dieu, se reposant de toute son œuvre, nous introduit avec lui dans le septième, celui de l'économie actuelle, qui n'aura de fin qu'avec l'existence de l'homme sur cette terre. Au *troisième jour* se séparent les terres et les mers. La géologie nous confirme l'existence de roches formées sans intervention des eaux de l'océan,

telles que le granit, par exemple, dans lesquelles ne peut être constatée la présence d'aucun fossile, ni végétal, ni animal. Mais, ensuite de cette séparation nous concevons sous l'influence décomposante des océans et des grandes variations atmosphériques, la préparation progressive du sol terrestre nécessaire à la création du monde végétal. Ici encore la géologie est d'accord avec la révélation divine, nous montrant partout les fossiles végétaux antérieurs à ceux du monde animal. Le *quatrième jour* voit apparaître les grands lumineux, puis les astres se rattachant à notre monde solaire ; car rien n'indique qu'il faille étendre cette création à l'univers tout entier. Le *cinquième jour* donne naissance aux habitants des eaux et à ceux de l'air. La géologie confirmant cette déclaration, nous montre dans les roches de cette époque des pétrifications d'animaux marins et amphibiens, d'oiseaux aussi, mais moins bien conservés, ce qui s'explique par leur complexion plus fragile, de plantes enfin, quoique moins cristallisées et comprimées que celles de l'époque antérieure ; elle n'y rencontre nulle part trace d'animaux proprement dits. C'est au *sixième jour* seulement, en effet, que sont créés les animaux terrestres et finalement l'homme. Or ce n'est que dans les roches dites *tertiaires*, celles qui succèdent aux dépôts renfermant les fossiles des grands animaux aquatiques et amphibiens que se montrent des fossiles de cette catégorie. Quant à l'homme, il n'en a été découvert jusqu'ici aucun reste à l'état fossile. On ne peut en effet considérer comme tels quelques ossements recouverts de sédiments plus ou moins pétrifiés provenant de dépôts d'eaux calcaires.

L'auteur faisant ensuite une excursion sur le terrain de la doctrine évolutionniste, la combat dans ses conclusions les plus outrées, dans celle surtout qui aboutit à nous donner un singe pour ancêtre. Il montre le danger des concessions faites dans ce domaine par un trop grand nombre de théologiens. Pour lui, s'il avait à admettre une évolution de la race humaine, il la verrait plutôt s'effectuant à rebours, par un recul loin du type primitif créé à l'image de Dieu, recul que pouvait seule arrêter l'arrivée du second Adam, venu pour détruire l'empire du péché et de la mort. Cette mort détruite par le Christ n'est pas sans doute la mort physique, qui régnait déjà dans le monde avant la création de l'homme, preuve en soient les fossiles. Celle-là nos premiers parents ne pouvaient l'ignorer et ce n'est pas de son atteinte que

l'Eternel les avait menacés, mais de celle, bien autrement grave, qui devait les séparer de la vie éternelle.

Telles sont, résumées d'une façon bien sommaire et bien imparfaite, les conclusions auxquelles aboutit M. le chevalier Gervis. Mais nous serions satisfaits si ces quelques mots engageaient les lecteurs, en état de comprendre la belle langue de nos voisins d'Italie, à se procurer cette remarquable brochure et à la faire connaître autour d'eux.

CH. V.

AD. HARNACK. — L'ESSENCE DU CHRISTIANISME. TRADUCTION FRANÇAISE¹.

Plus de deux cents ouvrages, brochures ou articles de revues ont paru déjà en réponse aux seize conférences du professeur berlinois. Il était donc bien temps que, moins favorisés que les publics anglais, danois, suédois, italien et russe, les lecteurs français auxquels la savoureuse prose de M. Harnack reste inaccessible, pussent se faire à leur tour une opinion personnelle dans la discussion engagée entre théologiens de tous pays. D'intéressantes pages ont été à deux reprises consacrées par cette revue au contenu de l'ouvrage. Nous voudrions dire deux mots de sa traduction.

M. Harnack, limité par le temps, a traité en quelques heures un sujet colossal et très complexe, et a eu l'occasion de prouver une fois de plus son talent de synthèse et de peinture à grands traits. Le style, inévitablement, en subit le contre-coup: la concision en est extrême, chaque mot a sa valeur et certaines phrases renferment des mondes. C'est dire quel tact, quelle fidélité, quelle connaissance des deux langues il fallait pour mener à bien la traduction de cet ouvrage.

L'anonyme qui l'a entreprise a droit à notre reconnaissance pour s'être mis à un travail si nécessaire, mais qui s'annonçait dès l'abord comme particulièrement difficile. Nous regrettons de ne pouvoir le féliciter du résultat auquel il est parvenu. Sommes-nous trop sévère en disant que l'ouvrage si captivant, si facile à

¹ Seize conférences, traduites de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur. — Paris, Fischbacher, 1902, 317 pages.

lire dans l'original est devenu, en français, obscur et indigeste, parfois même incompréhensible? A certains endroits, et ceci est plus grave, la pensée de l'auteur nous semble avoir été absolument travestie. Pour ne pas avoir l'air de condamner à la légèreté, qu'il nous soit permis de citer, tout à fait au hasard, quelques exemples de traduction défectueuse tels qu'on en trouvera sans peine en feuilletant le volume:

Une phrase comme: « Von der geistigen Kraft Jesu gewirkte, überraschende Heilungen » est rendue par les termes suivants: « Ceux (les miracles) par lesquels la puissance spirituelle de Jésus opérait la guérison » (p. 31). — « Gewähren lassen und dulden ist etwas anderes als bekräftigen und conservieren » est changé en: « Laisser faire et souffrir, c'est une conduite qui fortifie et qui conserve ce à quoi l'on se soumet » (p. 117). — La recommandation si claire: « Vergessen wir nicht, dass die Welt vergeht, nicht nur mit ihrer Lust, sondern auch mit ihren Ordnungen und Gütern! » se transforme en: « Nous n'oublions pas que le monde n'est pas seulement conduit par ses appétits, mais aussi par ses prescriptions et par ce qu'il possède! » (p. 125). — Le traducteur anonyme semble ignorer en effet l'impératif allemand; et quand l'historien, à deux reprises, emploie l'exclamation négative: « Man zeige uns... » il écrit précisément l'affirmation contraire: « On nous montre... » (p. 36). — Autre part enfin, lorsque M. Harnack parle de l'erreur commise par Strauss en dénonçant dans les évangiles beaucoup de « Mythiques », dans le volume français l'interprétation mythique de l'auteur de la *Vie de Jésus* devient du « mysticisme » !! (p. 26).

A notre avis, la traduction de l'*Essence du christianisme* reste à faire. Celle que nous avons sous les yeux ne peut pas donner une idée exacte de l'ouvrage, ni servir à l'œuvre de vulgarisation souhaitée par l'auteur. Le travail a été commencé d'une manière excellente, mais pour quelques pages seulement, dans la *Revue chrétienne* de juin 1901, par la plume de M. Bastoul. S'il est très délicat il n'est donc pas impossible, et le public français cultivé a le droit de le réclamer.

M. V.